

LA SCENE DE PREMIERE VUE

Corpus :

Texte 1 Eugène Fromentin, *Dominique* 1863

Texte 2: Balzac, *Le lys dans la vallée*, 1835

Texte 3 : Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, 1869.

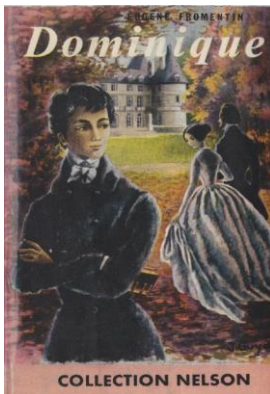
Texte 4 : Victor Hugo, *Les Misérables*

Annexe : *Pierre de Mandiargues*



Texte 1 *Dominique*, (1863) Eugène Fromentin

Le narrateur, Dominique raconte la passion qu'il a éprouvée pour sa cousine Madeleine. Passion dont il commence à prendre conscience.



La soirée du dimanche suivant nous réunit tous comme à l'ordinaire dans le salon de madame Ceysnac. J'y vis paraître Madeleine avec un certain trouble ; je ne l'avais pas revue depuis le jeudi soir. Sans doute elle attendait une explication : moins que jamais je me sentais en disposition de la lui donner, et je me tus. J'étais affreusement embarrassé de ma personne et distrait. Olivier, qui ne se croyait aucune raison d'être charitable, me harcelait de ses épigrammes. Rien n'était plus inoffensif, et cependant j'en étais astreint, tant l'état d'extrême irritabilité nerveuse où je me trouvais depuis quelques jours me rendait vulnérable et me prédisposait à souffrir sans motif. J'étais assis près de Madeleine, d'après une ancienne habitude où la volonté de l'un et de l'autre n'entraîne pour rien. Tout à coup l'idée me vint de changer de place. Pourquoi ? Je n'aurais pu le dire. Il me sembla seulement que la lumière des lampes me blessait et qu'ailleurs je me trouverais mieux. En levant les yeux qu'elle tenait

abaissés sur son jeu, Madeleine me vit assis de l'autre côté de la table, précisément vis-à-vis d'elle.

"Eh bien !" dit-elle avec un air de surprise.

Mais nos yeux se rencontrèrent ; je ne sais ce qu'elle aperçut d'extraordinaire dans les miens qui la troubla légèrement et ne lui permit pas d'achever.

Il y avait plus de dix-huit mois que je vivais près d'elle, et pour la première fois je venais de la regarder comme on regarde quand on veut voir. Madeleine était charmante, mais beaucoup plus qu'on ne le disait, et bien autrement que je ne l'avais cru. De plus, elle avait dix-huit ans *. Cette illumination soudaine, au lieu de m'éclairer peu à peu m'apprit en une demi-seconde tout ce que j'ignorais d'elle et de moi-même. Ce fut comme une révélation définitive qui compléta les révélations des jours précédents, les réunit pour ainsi dire en un faisceau d'évidences, et, je crois, les expliqua toutes

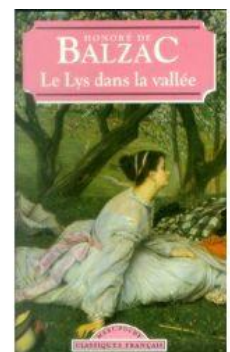
*« De plus, elle avait dix-huit ans ». Le narrateur est plus jeune, sa cousine est d'autant plus attractive qu'elle lui apparaît comme une femme, auréolée de ses dix-huit ans

Texte 2, Honoré de Balzac, *Le lys dans la vallée*, 1835

Le Lys dans la vallée est l'histoire d'un amour impossible entre Félix de Vandenesse, cadet d'une famille aristocratique, et Mme de Mortsau, la vertueuse épouse du Comte de Mortsau, un homme sombre et violent.

Au début du roman, Félix de Vandenesse adresse à sa maîtresse, Nathalie de Manerville, le récit de son enfance et de sa jeunesse entre une mère peu aimante, son frère Charles le favori, des sœurs peu affectueuses et une triste pension.

A tours, à la veille de la Restauration (mai 1814), il assiste à un bal auquel il s'ennuie, jusqu'à ce que son regard croise celui d'une éblouissante inconnue. Il dépose un baiser sur son épaule, mais l'inconnue s'éloigne, offensée.



Il la retrouve quelques temps plus tard.

Nous traversâmes une première cour entourée des bâtiments nécessaires aux exploitations rurales, une grange, un pressoir, des étables, des écuries. Averti par les aboiements du chien de garde, un domestique vint à notre rencontre, et nous dit que monsieur le comte, parti pour Azay dès le matin, allait sans doute revenir, et que madame la comtesse était au logis. Mon hôte me regarda. Je tremblais qu'il ne voulût pas voir madame de Mortsauf en l'absence de son mari, mais il dit au domestique de nous annoncer. Poussé par une avidité d'enfant, je me précipitai dans la longue antichambre qui traverse la maison.

-- Entrez donc, messieurs ! dit alors une voix d'or.

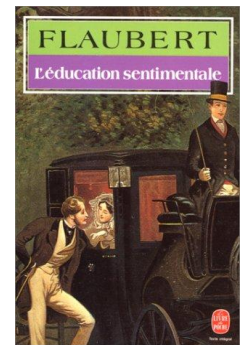
Quoique madame de Mortsauf n'eût prononcé qu'un mot au bal, je reconnus sa voix qui pénétra mon âme et la remplit comme un rayon de soleil remplit et dore le cachot d'un prisonnier. En pensant qu'elle pouvait se rappeler ma figure, je voulus m'enfuir ; il n'était plus temps, elle apparut sur le seuil de la porte, **nos yeux se rencontrèrent**. Je ne sais qui d'elle ou de moi rougit le plus fortement. Assez interdite pour ne rien dire, elle revint s'asseoir à sa place devant un métier à tapisserie, après que le domestique eut approché deux fauteuils ; elle acheva de tirer son aiguille afin de donner un prétexte à son silence, compta quelques points et releva sa tête, à la fois douce et altière, vers monsieur de Chessel en lui demandant à quelle heureuse circonstance elle devait sa visite. Quoique curieuse de savoir la vérité sur mon apparition, elle ne nous regarda ni l'un ni l'autre ; ses yeux furent constamment attachés sur la rivière, mais à la manière dont elle écoulait, vous eussiez dit que, semblable aux aveugles, elle savait reconnaître les agitations de l'âme dans les imperceptibles accents de la parole. Et cela était vrai. Monsieur de Chessel dit mon nom et fit ma biographie.

Texte 3 Gustave Flaubert, *L'éducation sentimentale*, 1869

Frédéric Moreau est un jeune étudiant en droit. Un jour sur un bateau il rencontre Mme Arnoud, dont il sera épris toute son existence, sans que jamais cet amour ne trouve d'accomplissement

Roman d'apprentissage, regard porté sur l'impuissance et la veulerie masculine, mais aussi sur la condition des femmes de la bourgeoisie de l'époque.

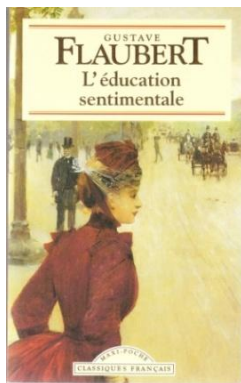
Mme Arnoud apparaît comme une sorte d'anti Mme Bovary.



Frédéric, pour rejoindre sa place, poussa la grille des Premières, dérangea deux chasseurs avec leurs chiens.

Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.



Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpaient au vent, derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. " Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices. " Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ? Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau, Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

- " Je vous remercie, monsieur. "

Leurs yeux se rencontrèrent.

Questions :

- 1 Repérez le champ lexical dominant le premier paragraphe.
- 2 Relevez les passages du portrait. En quoi est-ce habile ?

Texte 4 Victor Hugo, *Les Misérables*

Depuis quelques mois, Marius un jeune homme croise tous les jours un vieil homme et sa fille au jardin du Luxembourg. L'enfant n'est pas belle.



Pourtant un jour...

Un jour, l'air était tiède, le Luxembourg était inondé d'ombre et de soleil, le ciel était pur comme si les anges l'eussent lavé le matin, les passereaux poussaient de petits cris dans les profondeurs des marronniers, Marius avait ouvert toute son âme à la nature, il ne pensait à rien, il vivait et il respirait, il passa près de ce banc, la jeune fille leva les yeux sur lui, **leurs deux regards se rencontrèrent.**

Qu'y avait-il cette fois dans le regard de la jeune fille? Marius n'eût pu le dire. Il n'y avait rien et il y avait tout. Ce fut un étrange éclair.

Elle baissa les yeux, et il continua son chemin.

Ce qu'il venait de voir, ce n'était pas l'œil ingénu et simple d'un enfant, c'était un gouffre mystérieux qui s'était entrouvert, puis brusquement refermé.

Il y a un jour où toute jeune fille regarde ainsi. Malheur à qui se trouve là!

(...)

Le soir, en rentrant dans son galetas, Marius jeta les yeux sur son vêtement, et s'aperçut pour la première fois qu'il avait la malpropreté, l'inconvenance et la stupidité inouïe d'aller se promener au Luxembourg avec ses habits "de tous les jours", c'est-à-dire avec un chapeau cassé près de la ganse, de grosses bottes de roulier, un pantalon noir blanc aux genoux et un habit noir pâle aux coudes.

Texte 5 Annexe : Pierre de Mandiargues, *Une sémiologie du corps*, Bona, l'amour de la peinture, Genève, Skira, 1971

« Les chemins de la culture nous ont promenés parmi des foisons de poèmes, de traités, ou de romans d'amour, parfois, comme il se disait alors, profane, parfois mystique ou symbolique, dont il nous est resté plus particulièrement en mémoire un fabuleux trésor d 'yeux bleus, verts, dorés ou noirs, de cheveux dénoués ou coiffés, crépelés ou lisses, couleur de blé ou couleur de nuit, de nez, de bouches et de dents, d'épaules et de seins, de ventres et de cuisses... Monuments adorables... ».